

Devenir soi avec les autres.  
Identité et altérité dans les littératures  
francophones du Canada

Emir DELIC, Lucie HOTTE et Jimmy THIBEAULT  
Université d'Ottawa

L'avènement de la modernité a amené de profondes modifications dans les processus de constitution du soi et dans les conceptualisations de l'identitaire. Les individus ont en ce sens lentement délaissé certains éléments d'identification traditionnels, tels les liens territoriaux et ancestraux, pour endosser une identité à caractère plus personnel, une image de soi plurielle, particularisée et en rupture avec l'attachement traditionnel du soi à un Même collectif. Cette rupture, nettement posée dans le discours postmoderne, a éveillé, on le sait, plusieurs inquiétudes allant de l'éclatement des

communautés sociales, culturelles et nationales à la perte des certitudes identitaires et à l'isolement du soi en passant par l'effritement des rapports avec autrui et la marginalisation de l'autre. Bien qu'un certain discours postmoderne ait donc pu souligner la caducité des repères identitaires traditionnels, il ne les a pas entièrement effacés. Car l'individualisation des sujets ne s'avère pas complètement incompatible avec un quelconque mode d'appartenance à un Nous, espace social où se joue la construction de chaque sujet dans un rapport d'échange avec autrui. Si, dans le contexte de la mondialisation et de l'ouverture des frontières géopolitiques, culturelles et symboliques, il est désormais possible de parler d'« individu social », d'un soi individualisé qui s'affirme à travers un réseau d'interactions se déployant entre individus, la question se pose encore de savoir comment appréhender les divers éléments qui façonnent le soi. Comment le sujet se définit-il dans son rapport à l'origine? De quelle façon l'appartenance à un espace social et culturel — particulièrement dans le cas des minoritaires et dans celui des (im)migrants — intervient-elle dans la construction identitaire? Quel rôle l'autre joue-t-il dans cette construction du sens de soi qu'est une identité? Voilà quelques questions sur lesquelles se penche ce dossier thématique avec des analyses portant sur les littératures de la francophonie canadienne.

La première partie du dossier, intitulée « Filiations et intimité », interroge les rapports interpersonnels qui se construisent dans l'espace de la famille, d'une part, et celui de la rencontre intime que suppose la conversation d'individu à individu, d'autre part. Si, à l'instar du chanteur Renaud, il convient aujourd'hui, peut-être plus que jamais, de dire que l'« on choisit ses copains / mais rarement sa famille » (1981),

c'est que l'espace familial ne représente plus forcément ce lieu traditionnellement perçu comme réconfortant, où le soi, se reconnaissant dans un Même familial, pouvait trouver refuge. Alors même qu'il croyait tout savoir du cercle familial, le sujet se rend compte qu'il est constamment confronté à un rapport d'altérité avec autrui et que cet autre que représente chaque membre de la famille, aussi familier qu'il puisse être, n'est jamais qu'une construction de son propre regard. Ainsi, se définir soi, c'est également penser l'espace personnel, intime, que l'on habite et, ultimement, cerner son rapport à l'autre, qu'il soit pris dans un lien de filiation ou non.

Dans son article, Cécilia W. Francis s'intéresse à la problématique de l'identité dans le contexte de la migration en proposant une étude des romans *Nicolas, le fils du Nil* et *Quarante Voiles pour un exil* de Mona Latif-Ghattas. Pour Francis, le sujet en quête de son identité n'est jamais complètement stable, particulièrement dans le contexte d'une migration dans le temps et dans l'espace. Chez Latif-Ghattas, le soi est effectivement aux prises avec une coprésence au monde, à la fois *ici* et *ailleurs*, coprésence retranscrite dans l'écriture par un regard nostalgique sur le monde. Le récit de soi est ainsi traversé par la présence de l'autre, qui n'intervient jamais dans un rapport de négation identitaire ou, du moins, pas pour le soi, car pour Francis se dire à travers l'autre suppose d'emblée un rapport de réciprocité. Ainsi, l'ailleurs est décrit par la figure du père qui, par le jeu de la filiation, inscrit le soi dans une certaine continuité identitaire avec le lieu de l'origine. En même temps, cette figure est porteuse du sentiment trouble que le soi y découvre par sa double appartenance au monde : à cette origine filiale ainsi qu'à l'espace de la migration, car le père, né au Caire, mais fils d'un père syrien, finit par être perçu comme un

étranger chez lui. C'est à travers cette image du père, par l'héritage transculturel et transtemporel, que la narratrice parvient à se dire et à surmonter son trouble identitaire. Cécilia W. Francis observe ainsi chez Mona Latif-Ghattas l'affirmation d'un sujet qui se définit d'emblée dans un rapport d'interpénétration, où le soi, plutôt que de revendiquer son individualité et de se poser seul au centre du processus d'identification, reconnaît l'hétérogénéité de ses référents identitaires.

Dans « Tisser le récit de sa vie avec autrui. Images de soi et jeux de mémoire dans *L'Homme effacé* de Michel Ouellette », Emir Delic propose également une réflexion sur l'identité qui fait appel à la mémoire du soi et de l'autre, c'est-à-dire aux souvenirs que le soi garde de l'autre et qui, éventuellement, se constituent en miroir de son identité propre. Cette mémoire est toutefois douloureuse pour Thomas, héros habité par trois figures de son passé dont il n'arrive pas à se défaire et qui l'excluent d'emblée du monde présent. La guérison du personnage ne passe cependant pas par la rupture ni l'oubli de ce passé douloureux qui le hante, mais plutôt par la superposition de celui-ci à la réalité telle qu'elle s'offre à lui. Lorsqu'il est enfermé pour vagabondage, Thomas reçoit la visite d'Annie, jadis son amoureuse, qui lui apprend qu'il a une fille, ce qui éveille chez le personnage, à la fin de la pièce, une conscience du présent, première étape annonciatrice d'une guérison. Delic souligne que le rapport à l'altérité, au lieu de supposer la négation de l'autre, appelle un processus de communication qui, comme chez Latif-Ghattas, reconnaît l'interdépendance entre le soi et l'autre dans le processus d'identification. L'auteur propose donc d'explorer, à partir de la pièce de théâtre de Michel Ouellette, cette « communication

profonde » qui se produit dans les reconfigurations mémorielles qui lient les identités du soi et de l'autre. Une communication qui ouvre à une certaine réciprocité que le personnage découvre dans les yeux de sa fille.

François Paré propose une analyse convergente lorsqu'il soutient que la communication est au centre du rapport identitaire dans les contextes minoritaires franco-ontarien et acadien. Son analyse éclairante de *Conversations*, d'Herménégilde Chiasson, et de *Survenance*, d'Andrée Lacelle, montre comment les dialogues théâtraux ou l'intimité d'une conversation aléatoire où chacun se dévoile traduisent le désir de rencontre de l'autre. En effet, Paré perçoit, dans l'esprit fragmentaire du sujet dit post-identitaire, une volonté de rejoindre autrui. Ainsi, la rencontre dialogique que mettent en scène Chiasson et Lacelle, témoignerait d'un désir marqué de trouver, dans les rapports entre sujets, une alternative à la confrontation traditionnelle dominants-dominés qui s'est avérée, à ce jour, stérile. C'est par la médiation entre le soi et l'autre, et non pas par la rupture, que le sujet minoritaire parvient à se dire et à réclamer la place qu'il entend occuper dans l'espace social. Il n'est pas question pour les personnages, explique Paré, de refuser leur identité de minoritaires, mais plutôt de trouver un espace de rencontre où l'autre ne serait pas négation, mais complétude de soi.

Or, quoique fondamental, l'espace d'interaction circonscrit par les rapports de filiation et d'intimité qu'explore la première section du dossier ne saurait guère embrasser à lui seul l'activité médiatrice grâce à laquelle le sujet devient soi avec les autres. Tout l'espace social élargi engage, en effet, cette activité, et ce avec une intensité grandissante depuis le milieu

du XX<sup>e</sup> siècle. D'une part, parce que c'est dans cet espace social que le sujet entre en contact avec une multiplicité de groupes potentiels d'appartenance, réels, virtuels ou symboliques, et qu'il construit son identité en choisissant ses affiliations et ses allégeances. D'autre part, parce que, comme le soutient Anthony Giddens dans son ouvrage sur l'identité de soi à l'ère de la « haute modernité », « *the individual is not a passive entity, determined by external influences* » (p. 2). De fait, autant les ensembles collectifs contemporains -- qu'ils soient de nature culturelle, ethnique, religieuse, professionnelle, associative ou autre (pensons à la célèbre communauté des « citoyens du monde ») --, forment des milieux de socialisation de l'individu, autant l'individu participe, de manières différentes, au façonnement de ces mêmes milieux. Il lui est dès lors véritablement possible de faire fonction d'agent de changements sociaux, par exemple en réorientant les valeurs et les aspirations d'une communauté existante, ou bien en créant, avec l'appui de ses semblables, de nouveaux groupes d'appartenance fondés sur des intérêts communs. En témoignent avec brio les divers phénomènes de mobilisation collective réalisés au cours des dernières années grâce aux réseaux sociaux, tels *Facebook*, *Twitter* et *YouTube*. Ce sont donc les dynamiques complexes de la constitution réflexive du soi qui forgent, souvent sur le mode électif, les appartenances communautaires, qu'explore la seconde section du dossier intitulée « Individu et collectivités ».

Dans l'article qui ouvre cette section, Mark Benson explore les conflits qui accompagnent l'expression individuelle en mettant en lumière la place centrale du combat dans deux romans de Jean Jules Richard, à savoir *Neuf Jours de haine* et *Le Feu dans l'amiante*. Après avoir souligné la valeur symbolique

de la grève de l'amiante au Québec en 1949 et son impact sur les mutations ultérieures de la « Belle Province », l'auteur met en parallèle les trames narratives en apparence divergentes des deux œuvres, qui traitent respectivement de la Deuxième Guerre mondiale et de la grève déjà mentionnée. Il devient ainsi évident que les hostilités, dans *Le Feu dans l'amiante*, entre les grévistes et les partisans de l'ordre établi (le patronat, l'État, l'Église, la police), de même que leurs plans respectifs d'attaque et de défense, s'avèrent comparables à ceux déployés, dans *Neuf Jours de haine*, par les camps antagonistes en temps de guerre. En contrepoint de ces conflits concrets, se déroule, comme le montre la fine analyse que fait Benson des symbolismes de la poussière et de la pyramide dans les deux œuvres, le conflit, plus abstrait, entre le sujet en quête d'affirmation de soi et les forces homogénéisantes d'une société oppressive. C'est finalement cette lutte de l'individu contre la collectivité qui constitue l'antagonisme fondamental dans les romans de Richard.

L'article de Claudine Potvin, intitulé « Thérèse Renaud : écrire le "refus global" », fait écho à celui de Mark Benson. Si les deux auteurs se penchent sur l'affirmation d'un soi aux prises avec le conformisme sclérosant d'une collectivité -- on notera d'ailleurs que la grève de l'amiante dont s'inspire le deuxième roman de Richard a lieu l'année suivant la parution du *Refus global* en 1948 --, Potvin élucide le cheminement d'une voix féminine, qui se voit largement marginalisée dans un univers résolument masculin. Elle nous livre, en effet, une réflexion approfondie sur le devenir au féminin à travers une étude de l'intégralité de l'œuvre de fiction de Thérèse Renaud, l'une des sept femmes signataires du *Refus global*. En plus de mettre en lumière l'implication souvent méconnue des femmes dans le

mouvement artistique qui a mené à la parution du manifeste, Potvin aborde tant la démarche littéraire et l'esthétique de Renaud que son positionnement dans l'institution artistique en tant que femme sujet, et non pas objet, de la parole. Ce faisant, elle fait ressortir la manière dont l'exil intérieur comme extérieur de Renaud a influencé son acte de création, sa conception de l'art et sa pensée féministe.

Clothilde Landais s'intéresse également aux tensions qui informent le devenir de l'individu, mais moins dans la perspective des rapports conflictuels de l'individu à une communauté d'origine que dans celle de sa relation à une communauté étrangère qu'il tente d'intégrer. Ainsi, dans son analyse du roman *Aliss* de Patrick Senécal, Landais fait valoir que le personnage d'Alice/Aliss, bien qu'il n'affiche au départ aucun trait différentiel pouvant le distinguer des autres adolescents qu'il fréquente à l'école ou des membres de sa famille, développe un sentiment subjectif d'altérité et souhaite faire l'expérience de ce qui existe en dehors des normes et convenances du milieu aisé qui est le sien. Cet « ailleurs » dans lequel l'héroïne s'aventure se situe dans le monde de Wonderland, une société de délinquants tous azimuts, établie à proximité du fleuve Saint-Laurent, dans un espace totalement autre, grâce au dispositif fantastique du roman qui puise dans le fameux conte de Lewis Carroll. Pourtant, comme le signale Landais, Aliss a beau essayer de se fondre dans cette société où les mots d'ordre sont délits et interdits -- efforts qui vont jusqu'à modifier la graphie de son prénom --, elle ne pourra s'y assimiler entièrement. Wonderland finira, en fait, par confirmer l'altérité objective du personnage, accusant par là son aliénation et son appartenance à son milieu d'origine. En élucidant de la sorte le jeu entre deux « groupes de référence »

dans le parcours identitaire de l'héroïne d'*Aliss*, Landais met en relief l'artificialité de la normativité et, par le fait même, la variabilité des constructions de l'altérité, même si les deux demeurent cruciales dans la constitution du soi.

Jean Morency scrute, quant à lui, un motif récurrent dans plusieurs œuvres d'expression française du Canada, soit celui de l'image de la maison qui brûle. Si cette image incarne, selon l'auteur, un rapport particulier aux figures du temps, ce rapport est frappé d'une ambivalence fondamentale dans l'Amérique française, là où la présence francophone peine à s'inscrire dans la durée. Il relève les manifestations du motif en question dans le roman *Au Cap Blomidon* de Lionel Groulx et dans l'essai *La Tragédie d'un peuple* d'Émile Lauvrière. Ce détour par deux textes du début du XX<sup>e</sup> siècle permet d'établir non seulement les liens entre l'image de la maison qui brûle et les relations au temps dans l'identification du soi, mais aussi l'émergence de certains « éléments temporels » qu'accuseront ultérieurement les romans francophones écrits à l'extérieur du Québec, notamment le télescopage de différentes temporalités -- trait qui caractérisera aussi la dramaturgie, comme le montre l'article d'Emir Delic. Morency explore ensuite comment le motif de la maison qui brûle se trouve réinvesti dans quatre romans parus vers la fin du siècle, soit *Histoire de la maison qui brûle* de France Daigle, *L'Obomsawin* de Daniel Poliquin, *Un vent se lève qui éparpille* de Jean Marc Dalpé et *Le Coulonneux* de Simone Chapat. L'auteur nous fait observer en somme que la signification et la portée de l'image de la maison qui brûle changent au fil du temps, ce qui signale l'apparition de nouvelles configurations des relations du soi aux figures du temps et à l'altérité.

Si les deux premières sections de ce dossier sondent donc différentes dimensions des relations dynamiques, fluctuantes, du soi aux autres, d'abord dans l'espace délimité de l'intimité, puis dans celui plus vaste de la collectivité, l'expérience viatique, celle qui ouvre véritablement sur le large, constitue sans l'ombre d'un doute un autre espace d'investigation privilégié de ces relations. Comme le pressentait déjà le dicton, voyager est une façon de se découvrir soi-même. Au contact des autres, le soi s'affirme et se reconnaît comme distinct ou, au contraire, s'aperçoit qu'au-delà des différences superficielles, les uns ressemblent souvent bien plus aux autres que ne le laissent croire les impressions initiales. La littérature a d'ailleurs fréquemment exploité la thématique du voyage. Pour Michel Butor, « le voyage, ou plus exactement le "périple", constitue "le thème fondamental de toute littérature romanesque" » (Bourneuf, 1970, p. 81; voir Butor, 1964). Ces déplacements peuvent amener les personnages à visiter des contrées éloignées ou des régions peu fréquentées ou encore à redécouvrir leur propre pays. Les articles regroupés dans la section « Voyager à la découverte de soi » touchent à ces diverses variantes.

Dans le premier article de cette section intitulé « Le soi chez les autres : comment se transformer sans se perdre? », Jacques Caroux et Pierre Rajotte se penchent sur des récits de voyage de pèlerins et de voyageurs québécois du XX<sup>e</sup> siècle. Dans un premier temps, ils étudient les textes de ceux qui s'aventurent à l'étranger entre 1900 et 1940 et qui voyagent soit dans des lieux présentant un lien avec leur propre culture (la France, l'Italie — surtout Rome — et la Terre Sainte) et où l'altérité est restreinte, soit en Asie, où le choc culturel est plus grand, et cernent l'évolution des rapports que les voyageurs

entretiennent avec les autres qu'ils rencontrent sur la route durant ces 40 ans. La deuxième partie de leur texte porte sur les récits des voyageurs des années 1940 à la fin du siècle qui s'aventurent dans des lieux exotiques, notamment l'Asie et l'Afrique. Ils signalent que la façon de se situer en relation avec cet ailleurs et ses habitants se transforme radicalement. La dernière partie de l'article est consacrée à une nouvelle tendance qui prend forme à partir des années 1990 : le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Comment expliquer ce regain d'intérêt pour un lieu si hautement symbolique, rattaché au passé catholique? Les auteurs explorent les raisons qui incitent les voyageurs à parcourir à pied le chemin Saint-Jacques, la façon dont ils perçoivent les autres qu'ils rencontrent en route et ce qu'ils retirent du pèlerinage. L'article dresse donc un portrait saisissant de l'évolution des pratiques voyageuses — du moins de celles des Québécois — tout au long du XX<sup>e</sup> siècle.

Dans l'article qui suit, Nova Doyon explore, en compagnie de Gabrielle Roy et de son personnage Pierre Cadourai, le Grand Nord canadien tel qu'il est représenté et symbolisé dans *La Montagne secrète*. Elle examine comment le roman réactive certains mythes fondateurs de l'imaginaire américain, en particulier ceux liés aux grands espaces et au Nord. Or, si le personnage explore l'espace nordique, sa quête se transforme, comme c'est souvent le cas, en une découverte de soi. Le voyage est ici aussi au cœur de la quête identitaire par la mise en scène des rapports parfois conflictuels entre l'humain et la nature inhospitalière du Grand Nord, entre la solitude du voyageur et l'amitié qui naît des rencontres fortuites. Par ailleurs, l'espace dans *La Montagne secrète* acquiert une strate de signification supplémentaire, selon l'auteure, lorsque Pierre Cadourai quitte le

Canada pour Paris. C'est alors, souligne Nova Doyon, que se produit une nouvelle confrontation de l'ici et de l'ailleurs, de l'urbain et de la nature sauvage, qui contribue à la quête identitaire du personnage et, surtout, alimente son activité de peintre. En fait, le rapport, souvent oppositionnel, entre la nature et l'humain donne naissance dans le roman à toute une série de rapports dialectiques -- la ville et la nature, l'ici et l'ailleurs, la solitude et l'amitié, la contemplation et la création -- qui s'avèrent déterminants dans le parcours du personnage.

Dans son article, Jimmy Thibeault analyse comment, dans *Nikolski* de Nicolas Dickner, les personnages reconfigurent à la fois la cartographie de la Franco-Amérique et celle de leurs propres origines. Ici, l'identité des personnages n'est plus déterminée exclusivement par les frontières traditionnelles d'appartenance à un lieu, à une culture, à une nation ou à une langue, mais se décline plutôt en fonction des expériences de vie et des contacts avec les autres. Après un rappel de ce qu'est la Franco-Amérique, telle que conçue par Dean Louder, Jean Morisset et Éric Waddell, Thibeault analyse le roman de Dickner en fonction du paradoxe continental soulevé par les géographes. En effet, dans *Nikolski*, les cartes géographiques, ainsi qu'une boussole un peu spéciale, jouent un rôle central mettant l'accent sur la nécessité de s'orienter et de trouver la « bonne » route. De même, les origines familiales floues des personnages et les rapports cachés qui les relie, à leur insu, les uns aux autres, illustrent la nécessité de refonder l'identité. Selon l'auteur, c'est en élargissant la cartographie identitaire au continent entier que ceux-ci parviennent à inscrire leur identité dans le sillage de l'histoire, sans se plier à une fausse continuité.

Dans le dernier article, Guy Poirier nous emmène sur la côte du Pacifique par une analyse de sept recueils de nouvelles, dont les auteurs, venus d'Europe, d'Afrique ou d'autres provinces canadiennes, mettent en scène deux espaces qui se confrontent, celui de l'ailleurs et celui de la Colombie-Britannique, deux temps, celui du passé et celui du présent, et deux univers, celui du soi et celui de l'autre. Grâce à une analyse de l'architecture des recueils, Poirier cerne une évolution dans la pratique de la nouvelle, plus précisément dans la représentation du soi en lien avec les autres. Cette transformation prend forme au fur et à mesure que les personnages se départent de leur ancienne identité liée à leur appartenance à un espace laissé derrière eux et s'enracinent dans leur nouvel espace de résidence. En effet, Poirier relève deux grands types de nouvelles : celles qui se déroulent au passé, dans un lieu autre que la Colombie-Britannique, occupant une place prédominante dans les recueils jusqu'en 2005 et qu'il nomme les nouvelles racontant le monde du soi en se fondant sur les critères identificatoires traditionnels; et celles qui investissent le monde de l'autre, soit la Colombie-Britannique, qui deviennent plus nombreuses après 2005 et qu'il nomme les nouvelles du braconnage identitaire en se fondant sur la définition qu'en donne Simon Harel. Ces dernières nouvelles se démarquent des premières en ce qu'elles présentent un monde sans passé, les auteurs nouvellement arrivés dans la province optant pour des narrations sans profondeur temporelle. Dans les deux cas, les nouvelles misent sur la présence de personnages marginaux (les Juifs, les émigrés, les handicapés). Toutefois, dans les nouvelles du braconnage, l'élément du danger semble plus présent. Elles semblent, selon Poirier, « d'un point de vue humain, beaucoup

plus inquiétantes » puisque « [l]es objets, le destin, l'ironie du sort, les renversements narratifs, les pulsions sexuelles, toutes ces dimensions surgissent, abandonnant souvent les protagonistes et les lecteurs dans une situation terminale dramatique, sinon tragique ».

Tout bien considéré, devenir soi, comme tendent à le montrer l'ensemble des articles réunis dans le présent dossier, suppose d'emblée un mouvement d'ouverture à autrui de la part du sujet en quête d'identification. Car son identité ne saurait prendre forme que grâce à une multitude de rapports d'identification noués, dénoués et renoués sans cesse avec les autres qui l'entourent, et ce, parfois, malgré la prise de conscience de différences marquées. C'est, au final, dans un rapport d'individu à individu, dans une relation entre le soi et les autres fondée sur un principe d'échanges interpersonnels, intersignifiants, que semblent se construire les paradigmes contemporains de l'identité et de l'altérité, paradigmes que ce dossier se propose d'explorer à travers le prisme des littératures francophones du Canada, là justement où ils revêtent des formes riches, complexes et variées.

## Bibliographie

- BOURNEUF, Roland (1970), « L'organisation de l'espace dans le roman », *Études littéraires*, vol. 3, n° 1, p. 77-94.
- BUTOR, Michel (1964), « L'espace du roman », *Répertoire II*, Paris, Minuit.
- GIDDENS, Anthony (1991), *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Stanford, Stanford University Press.
- RENAUD (1981), « Mon Beauſ », Album *Le Retour de Gérard Lambert*.